

rouge et noir

juin 1978

96

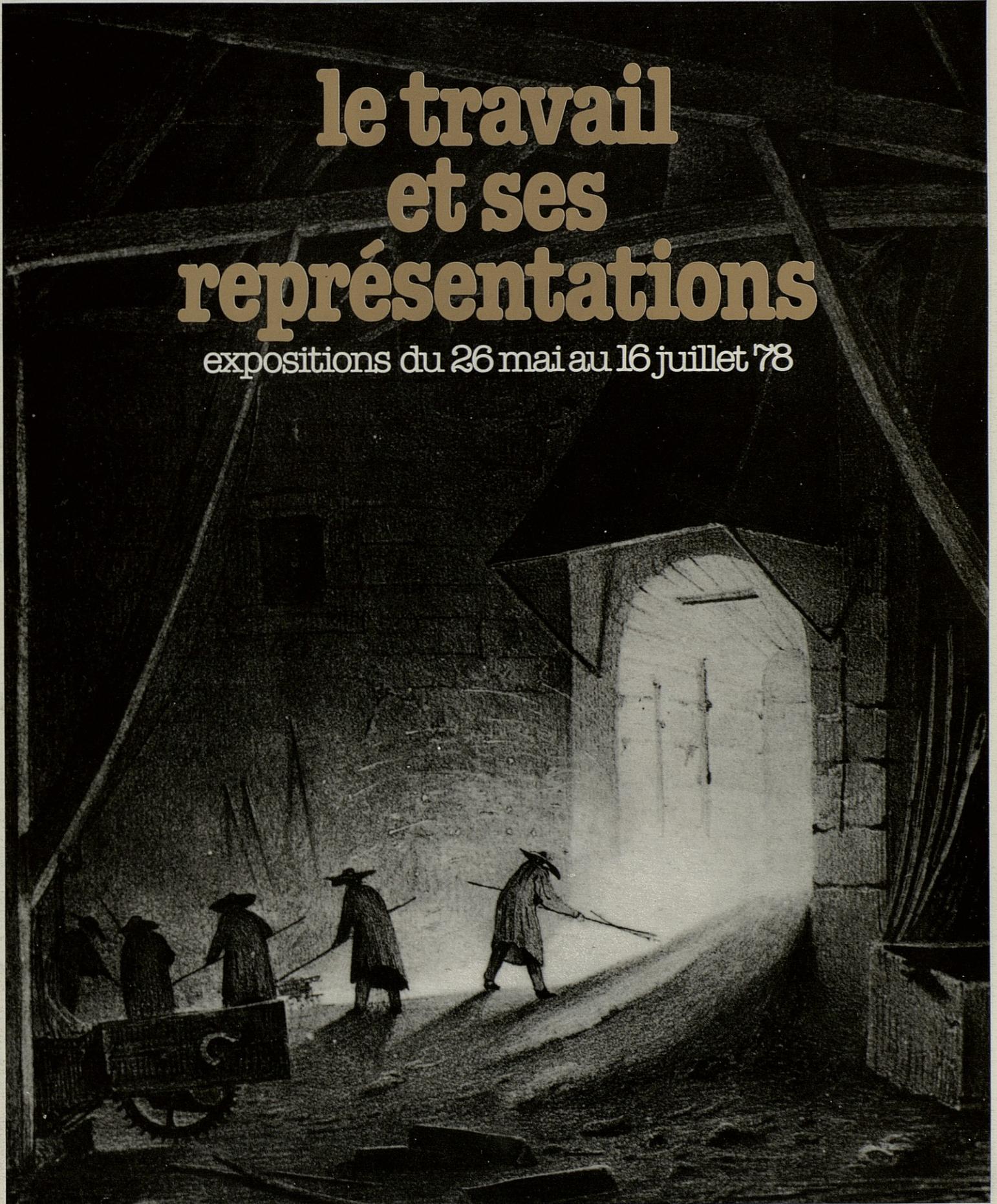
mensuel

prix : 3 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

le travail et ses représentations

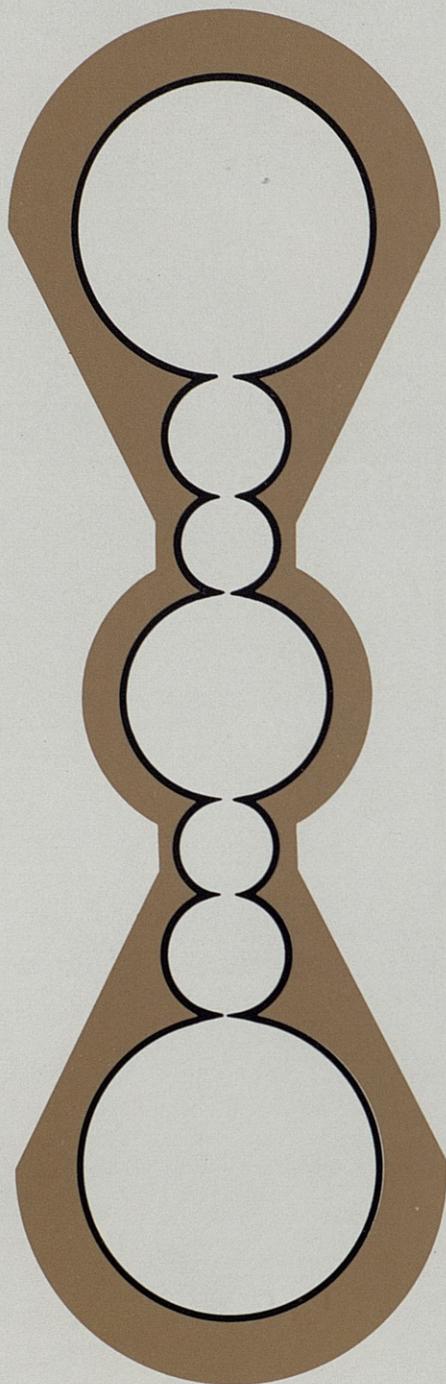
expositions du 26 mai au 16 juillet '78



du 5 juin au 24 juin

exemple champ roman

SAINT MARTIN D'HERES



animations autour de la réalisation
et de la pose des œuvres d'art

le vendredi 23 juin à 17 h : Conférence de presse

Pour connaître les heures exactes des poses et pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au Service d'Informations municipales, tél. 54/09/63.

Le Journal Officiel du 12 avril a publié un décret qui annonçait le rattachement de la sous-direction des Maisons de la Culture et de l'Animation Culturelle (1) au Ministère de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs. Cette décision, prise sans aucune consultation préalable avec les représentants des instances professionnelles, a suscité une très vive émotion dans les milieux de la création et de l'action culturelle. En effet, cette décision semble remettre en cause les principes mêmes de la décentralisation culturelle.

L'article 3 de ce décret spécifie : « La délégation à la qualité de la vie et la sous-direction des Maisons de la Culture et de l'animation culturelle sont, pour l'exercice de ses attributions, placées sous l'autorité du Ministère de la Jeunesse, des Sports et Loisirs. »

Pour leur part, l'Association de la Maison de la Culture de Grenoble, le directeur et les organisations du personnel - SNETAS - CGT ; CFDT - ont publié le 20 avril un communiqué qu'il nous semble important de porter à la connaissance des usagers de la Maison. Le voici :

« Ce décret pris autoritairement par le Gouvernement sans consultation des partenaires (Associations de gestion, Collectivités locales notamment) laisse planer les plus grandes inquiétudes sur un secteur fondamental de la vie culturelle de la Nation. Vingt ans d'acquis, de résultats incontestables, une vocation et une structure qui avaient toujours été maintenues par l'Etat dans leur originalité se trouvent peut-être remis en question.

Les récentes déclarations des deux ministres, M. Lecat (Culture et Communication) et M. Soisson (Jeunesse, Sports et Loisirs) parues dans « Le Monde » du 17 courant ne sont pas plus rassurantes, laissant entendre qu'une double tutelle sera assurée par les deux Ministères, et que celui de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs pourra *en tant que de besoin* et après consultation avec le Ministère de la Culture utiliser les Maisons de la Culture et les C.A.C. Cette utilisation possible par des tutelles étatiques fait bon marché de la souveraineté de décision des Associations de gestion.

L'Association et le personnel de la Maison de la Culture de Grenoble appellent l'attention du public sur les conséquences que pourraient avoir l'application de ce décret :

- les missions des Maisons de la Culture (création, diffusion, animation, formation) risqueraient d'être remises en cause ;
- le démantèlement du Ministère de la Culture aboutirait à la séparation d'entreprises dont la cohérence et la complémentarité sont fondamentales, séparation qui viderait de son sens la notion d'action culturelle.

L'utilisation des Maisons de la Culture à d'autres fins que celles pour lesquelles elles ont été fondées serait à la fois :

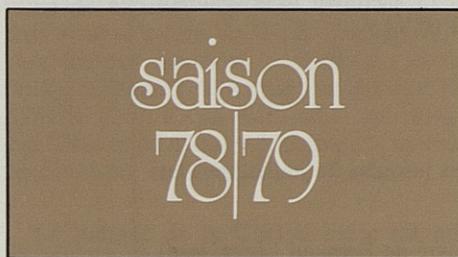
- une déviation des missions ;
- une dégradation des conditions de travail des personnels par la remise en cause de leur outil de travail ;
- une atteinte au pouvoir du Conseil d'Administration des Maisons de la Culture et des Collectivités locales.



4 calendrier

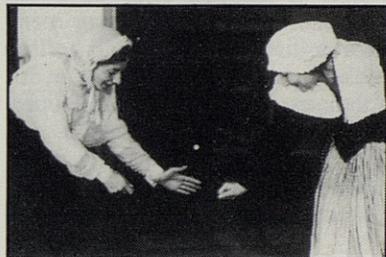
A noter : les concerts de Sainte-Marie-d'en-Haut du 13 juin au 6 juillet. Des lectures par le C.D.N.A. de textes de Franco Rustichelli et de Peter Handke.

Le Musée Dauphinois. Vue des jardins



4 vie de la maison

Henry Lhong présente les grands axes de programmation de la saison prochaine. Une façon de savoir ce que l'on verra en 1978-79.



5 théâtre

En prélude à l'accueil de **David Copperfield** par le Théâtre du Campagnol, le point de vue de Monique Bourriot qui a vu le spectacle à la Cartoucherie de Vincennes. Une rencontre avec les comédiens du Théâtre du Campagnol est prévue le 3 juin à 18 h.

David Copperfield Photo J.-C. Bourbault



6 arts plastiques

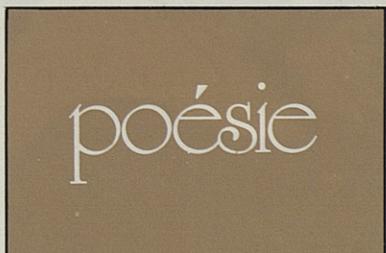
Depuis toujours les hommes ont tenté de reproduire pour les conserver leurs perceptions visuelles ; l'holographie permet, grâce au laser, la représentation des objets suivant les trois dimensions. L'exposition **Sculptures de lumière** nous familiarisera avec ce nouveau mode d'enregistrement en relief.



8 société

La culture des travailleurs manuels et les nombreuses interrogations qu'elle soulève... Pierre Belleville qui a dirigé une étude au Centre de culture ouvrière de Metz sur les attitudes culturelles des travailleurs manuels nous livre quelques extraits de ses conclusions.

Photo Aigles



10 littérature

Philippe Dorin expose les problèmes que rencontre l'édition de la poésie. Conjointement André Coulon et Michel Boucaut qui s'auto-éditent font part de leur démarche. Elle ne manque pas d'originalité.



12 dossier

Suite de l'interview du Président-fondateur de l'Association de la Maison de la Culture de Grenoble. Michel Philibert donne son point de vue sur certains aspects de l'action de la Maison.

M. Philibert

Photo X

Calendrier juin-juillet

Théâtre

David Copperfield, jeudi 1^{er} et vendredi 2 juin à 19 h 30, samedi 3 juin à 15 h et 20 h 45 (G.S.)

Prix des places : jeunes de - de 16 ans : 11 F ; adhérents : 15 F ; non-adhérents : 27 F.

Samedi 3 juin à 18 h, **Rencontre** avec l'équipe du Théâtre du Campagnol à propos de « David Copperfield » (G.S.)

Entrée libre

C.D.N.A. : **Lectures-Théâtre** d'une œuvre de Franco Rustichelli et de la « Femme Gauchère » de Peter Handke, mardi 13, mercredi 14 et vendredi 16 juin à 20 h 45 ; jeudi 15 juin à 19 h 30 (P.S.)

Entrée libre

Arts plastiques

Le travail et ses représentations. Expositions jusqu'au 16 juillet, tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

Entrée libre

Films : 3 courts métrages consacrés à l'œuvre de Fernand Léger, jeudi 1^{er} juin à 20 h 30 : *Le ballet mécanique*, *Les constructeurs*, *Fernand Léger et le temps présent*.

Entrée libre.

La projection sera suivie d'un débat auquel participera le conservateur du Musée Fernand-Léger de Biot.

Sculptures de lumière du 3 au 25 juin au Théâtre Mobile, tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

Prix d'entrée : libre pour les enfants de moins de 10 ans ; 2 F pour les jeunes de 10 à 16 ans et les groupes de 20 personnes et plus ; 5 F pour les adultes.

Musique

Concerts Sainte-Marie-d'en-Haut à 21 h.

Mardi 13 juin : *flamenco* avec Juan Varea (chant) et Vincente Pradal (guitare).

Mardi 20 juin : *musique indienne* : Nageswara Rao, vina, mridangam ; Catherine Zalay, tamura.

Jeudi 22 juin : *Couleurs* avec Gérard Garcin, flûtes et bande magnétique

Mardi 27 juin : *folk centre-européen* avec Bratsch.

Jeudi 29 juin : *Negro Spirituals* avec « The Riverside Singers ».

Mardi 4 juillet : *folk français*, groupe Tarentule.

Jeudi 6 juillet : *musique ancienne et classique*. Ensemble de cuivres du Conservatoire de Strasbourg.

rouge et noir ⁹⁶ journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication :

Henry Lhong

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétaire de rédaction :

Marie-Françoise Sémenou

Secrétariat :

Nicole Chevron

RUBRIQUES :

Arts plastiques :

Yann Pavie

Cinéma :

Jean-Pierre Bailly,

Littérature :

Philippe de Boissy, Philippe Dorin

Musique :

Jean-François Héron

Sciences :

Jean-Yves Bertholet

Société :

Dominique Labbé

Théâtre :

Jean Delume

Ont également collaboré à ce numéro :

Monique Bourriot

Michel Boucaut

André Coulon

Page de couverture :

Les forges d'Alleverd

gravure début XIX^e siècle

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire

des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE

B.P. 70-40 - 38020 GRENOBLE CEDEX

TEL. (76) 25.05.45

Tirage : **11 500 exemplaires**

Le numéro : **3 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **16 F**

bâtir une saison

3 février. Premier « biviers » (1). Il fait froid. Les roues des voitures patinent dans la neige. Thème de travail pour l'équipe : relire *Les options fondamentales*, ce texte-manifeste écrit en mai 66 par des Grenoblois pour la création d'une Maison de la Culture. Parmi mes collaborateurs, quelques anciens mais beaucoup de nouveaux. Je les regarde : ils avaient autour de vingt ans en 66. Quel sens a ce texte pour eux ?

« La Culture... apparaît trop souvent comme le privilège d'une minorité, tandis que la masse des travailleurs, citadins et ruraux, défavorisés par l'éducation, les conditions de vie, les contraintes professionnelles, ne profitent qu'à peine de cette richesse commune ».

Au fur et à mesure que la discussion progresse, constatation que les analyses - leurs méthodes voire leur langage - ont considérablement évolué depuis dix ans. La situation culturelle grenobloise aussi.

La préparation du X^e anniversaire de la Maison nous amène à dépouiller des chiffres, les bilans d'activité, à faire le point...

25 Mars. Troisième « biviers ». Nous sommes dans le concret. Nous débattions, inventions, pesons, négocions tous les projets possibles pour la saison prochaine. Dans la masse d'idées ou de propositions qui surgissent, il y aurait bien de quoi alimenter dix saisons de programmes différents. Peu à peu, comme dans un grand puzzle, les morceaux commencent à s'assembler. On pressent des articulations, des pans tombent d'eux-mêmes. Il faut trouver des équilibres, des dominantes, des ancrages, des avenues. Un cadre théorique se dessine. Mais attention : « la carte n'est pas le territoire ». Il peut arriver qu'en cours de travail un faisceau de propositions inattendues ouvre des pistes, des perspectives dont il faut profiter aussitôt. (Ce sera le cas du Théâtre Municipal, par exemple.) Il arrive aussi que des pistes qu'on suivait se révèlent être des impasses.

Quelques membres de l'équipe piaffent. Ils voudraient aller plus vite.

Je pense à Bertolt Brecht : « Pourquoi interrompez-vous toujours votre travail sur une scène avant de l'avoir achevé ? » lui demanda-t-on. Il répondit : « Parce que, quand on perce un trou dans une planche épaisse, on doit s'arrêter de temps en temps pour vérifier que la mèche ne chauffe pas... Dans le domaine artistique aussi, on doit s'y prendre de telle manière que les choses difficiles deviennent faciles... Et puis, j'éprouve le besoin de concocter mes scènes simultanément, pour que l'une ne soit pas "cuite" avant l'autre... »

30 avril. Le journal de juin doit être bouclé ce soir. Depuis un mois, nous bâtissons la saison à grands renforts de réunions, de coups de

(1) Dans le jargon de l'équipe, un « biviers », c'est un séminaire de travail qui se déroule pendant deux jours traditionnellement à Saint-Hugues-de-Biviers.

david copperfield

Du 31 mai au 3 juin, la Maison de la Culture accueille les comédiens du Théâtre du Campagnol et leur spectacle **David Copperfield** tiré du roman de Charles Dickens. Monique Bourriot, qui a assisté au spectacle à la Cartoucherie de Vincennes, entrouvre, pour nous, les portes de la mémoire.

Le lourd château de Vincennes, le donjon, le parc floral dénudé, les broussailles... Une grille noire, un vaste terrain : voici les hangars de la Cartoucherie.

Arrivée lente des personnages qui hantent la mémoire de l'enfant : sur les notes égrenées par le piano, entrent des femmes en robes fuchsia ou indigo et lourdes crinolines, des hommes en redingote et chapeaux hauts-de-forme, une étrange naine, des domestiques en cotonnades et fichus rouges et verts – figures théâtrales que l'on reconnaît à tel signe, personnages typés des illustrations de Kate Greenaway. Chaque comédien, dans un mouvement ralenti – le rythme du sommeil paisible – s'assoit sur un banc d'écolier, face aux gradins des spectateurs. Ces silhouettes, Dickens-David-adulte les appelle, les manipule comme des marionnettes encore sans vie ; mais peu à peu, elles lui échappent... et David-enfant entre lui-même dans le ballet des songes. Le même comédien joue les différents moments de cette *belle histoire* édifiante de l'Angleterre victorienne : le David gamin, peureux, sensible, le David arrivé, ambitieux, toujours rêveur, et l'auteur Dickens façonnant son propre David, le David idéalisé de son enfance.

Ce qui frappe dans cette mise en scène de Jean-Claude Penchenat – un « ancien » du Théâtre du Soleil – c'est la façon dont un roman linéaire est devenu matière à spectacle et objet de théâtre. Un objet de théâtre par le jeu des comédiens, par le langage, par l'utilisation de l'espace.

Chaque acteur a travaillé le texte de Dickens et improvisé sur ses propres souvenirs d'enfance et sur des évocations de l'Angleterre de 1850, faubourgs de Londres, mineurs, famines... Les personnages ont donc gagné corps, âme, épaisseur ; ces silhouettes du grenier de la mémoire deviennent Clara, Peggotty, Mr. Dick... Les femmes surtout ressortent ; pour David ce sont les compagnes d'une tendresse magique : sa trop jeune et fragile mère, Clara ; sa première femme, Dora (c'est une bonne idée d'avoir choisi la même comédienne sous un même maquillage) ; sa bonne, Peggotty, trulente, rougeaude, débordante de santé, qui fera connaître à David le monde des marins et des filles du port, la dureté des tempêtes, le labeur des filets à remailler, et le sourire de la petite Emily ; Tante Betsy enfin, folle et libre, toujours flanquée de son énorme Mr. Dick, Pierrot lunaire à la grosse bedaine, un Falstaff ahuri des salons.

Dans son adaptation, le Théâtre du Campagnol a su trouver un langage correspondant à ce voyage dans les souvenirs, une forme d'écriture un peu cinématographique avec des soupirs, des blancs, des retours en arrière... Quelques images sont très fortes, comme celle des deux morts dans la nuit de tempête, le long des grèves de Yarmouth : côté jardin, le jeune dandy, Steerforth, couché dans un costume de satin et dentelles, sous un immense dais rouge, valets en livrée portant de hauts candélabres funèbres – froideur, pompe et fausse tristesse ; côté cour, le pêcheur, Cham, dans le giron de sa mère telle une piéta, près des filets et de simples lanternes – ferveur, dépouillement et poignante détresse.

Le hangar de la Cartoucherie est aussi le héros de cette fresque. Il était une fois un vaste grenier, rempli de bahuts sculptés, de malles d'osier, de corbeilles à couture. Des robes aux teintes pâles pendaient, derrière lesquelles l'enfant se cachait, s'inventait des frayeurs. Des partitions de musique aussi, mais depuis combien de temps muettes ? Un piano, un accordéon, un violon, des ballades irlandaises, des « old nursery rhymes »...

Ce grenier à souvenirs, cette fabrique à images, cette boîte à musique, le Théâtre du Campagnol les entrouvre pour laisser échapper David et ses compagnons.

Monique Bourriot

Je fouille dans les souvenirs de Noël de ma petite enfance ! Ce sont tous les jouets que j'y retrouve d'abord... C'est le culbuteur, qui ne voulait pas rester sur le dos, mais s'obstinait, quand on le posait par terre, à rouler sur son gros ventre, de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'il s'arrête et fixe sur moi, ses yeux de homard. J'affectais alors de rire très fort, mais au tréfonds de mon cœur je le trouvais extrêmement suspect. Tout près de lui il y a cette tabatière infernale d'où surgissait, avec sa robe noire, son horrible perruque et sa bouche grande ouverte en drap rouge, un procureur démoniaque qui était proprement insupportable et pourtant impossible à faire disparaître, car dans mes rêves il avait l'habitude de jaillir tout d'un coup, énorme, de tabatières géantes, au moment où on s'y attendait le moins... La dame de carton... était plus douce et très belle, mais je n'en dirai pas autant du bonhomme, beaucoup plus grand qu'elle, qu'on accrochait au mur et qu'on manœuvrait avec une ficelle...

Charles Dickens.

Photo Jean-Claude Bourbault



franco rustichelli et peter handke

Lectures



éditions
de la maison
de la culture
de grenoble

quel amour ?

écriture 75

3

Prix 10 F

Édité par la Maison de la Culture de Grenoble

POESIE
PARMI
NOUS

13

poètes
engagés
sud
africains

Prix 3 F

POESIE
PARMI
NOUS

15

érik
didier
mutilés
de paix

Prix 8 F

en vente à la bibliothèque
et au service accueil
de la maison

C'est Franco Rustichelli et Peter Handke qui permettront au C.D.N.A., sous la responsabilité de Gilles Arbona, de proposer au public une série de lectures les mardi 13, mercredi 14, vendredi 16 juin à 20 h 45 et jeudi 15 juin à 19 h 30, dans la petite salle de la Maison de la Culture.

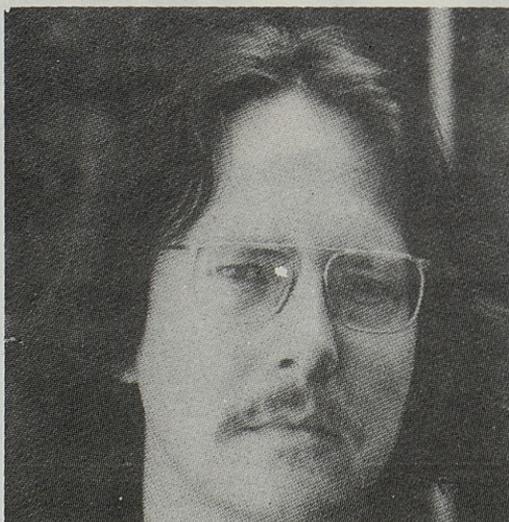
Le premier auteur, bien qu'italien, ne nous est pas complètement étranger puisqu'il travaille dans la recherche scientifique à Grenoble, depuis 1969. La pièce que nous lirons, dont le titre n'est pas encore définitivement arrêté (1) et qui est une première pièce, se situe, profession oblige, entre une série de considérations scientifiques sur la mort et le conte de fée moderne cinématographique du genre « Rencontre du troisième type ».

Quant au second romancier, autrichien né en 1942, il se distingue en recevant le prix Buchner, le prix important d'Allemagne. Il est l'auteur au théâtre de *La chevauchée sur le lac de Constance* et *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*, créés par Claude Regy respectivement en 1974 et 1978. Il se fait également remarquer comme collaborateur de Wim Wenders, jeune cinéaste allemand, avec *Faux mouvement*. C'est un roman, *La femme gauchère*, qui fait l'objet d'un film qu'il a lui-même mis en scène et qui sera présenté au Festival de Cannes cette année, que nous lirons.

Romancier qui semble le plus proche de la sensibilité contemporaine des jeunes générations dont on peut dire rapidement qu'il jouerait du langage dans tout ce qu'il a d'équivoque plutôt que de s'en servir pour faire la leçon et ajouter avec B. Poirot-Delpech « une mèche qui glisse une seconde qui passe tout compte nous dit-il et signifie peut-être. La lecture retrouve alors son mérite irremplaçable : apprendre réapprendre l'attention ce commencement de liberté ».

Gilles Arbona

(1) à l'heure où j'écris, les premières épreuves bilingues viennent de faire leur apparition chez un éditeur italien.



Peter Handke

Photo X

arts plastiques

sculptures de lumière

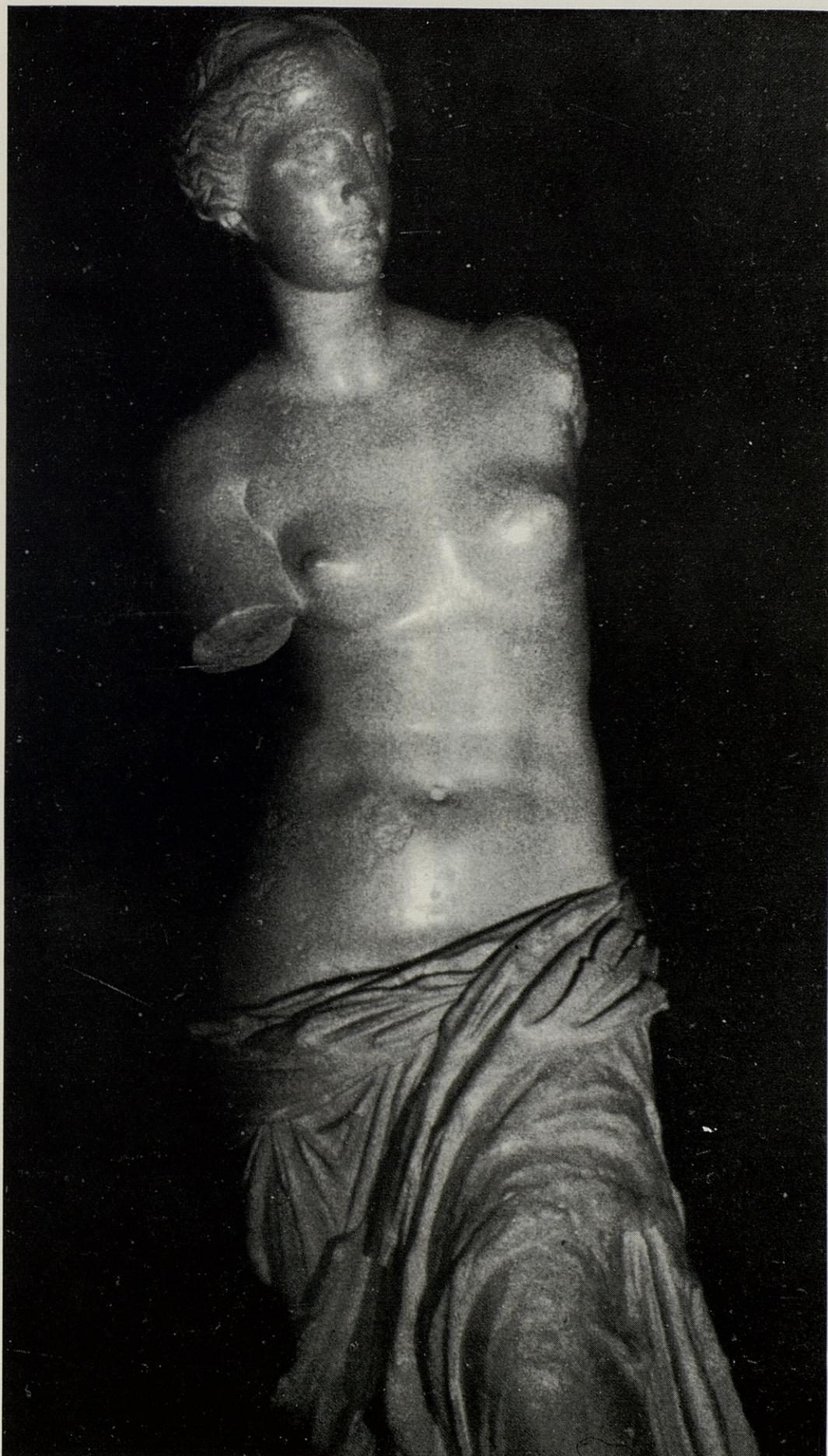
Depuis toujours les hommes ont tenté de reproduire, pour les conserver, leurs perceptions visuelles. D'abord manuels, depuis les gravures rupestres jusqu'aux impressionnistes, les procédés de reproduction devinrent mécaniques avec l'intervention de la photographie.

L'holographie (du grec graphos : écrire et holos : tout) permet l'enregistrement (à l'aide d'un faisceau laser et d'une plaque photosensible) de toutes les caractéristiques optiques d'un objet constituées par les amplitudes (intensités), fréquences (couleur) et phases (relief) de la lumière qu'il émet ou réfléchit. Une photographie usuelle n'enregistre que les amplitudes et certaines fréquences. Un hologramme enregistre en plus la phase. Cette technique, que certains ont appelé *photographie en relief*, donne une représentation visuelle des objets suivants les trois dimensions. L'holographie sera-t-elle une discipline artistique entre la photographie et la sculpture ? Peut-être...

Pour l'heure, la Maison de la Culture présente en collaboration avec l'Association Européenne de Photonique, l'exposition **Sculptures de lumière** dans laquelle on pourra voir une quarantaine d'hologrammes. Mariant technologie et expression artistique, cette exposition comportera pour les personnes intéressées des panneaux explicatifs de la technique - l'holographie sera, en effet, bientôt à la portée du grand public (il existe déjà un *guide théorique et pratique de la photographie en trois dimensions*). Domaine de recherche de pointe (soutenue par des intérêts militaires et économiques), l'holographie est utilisée dans les contrôles de qualité (tests de pales de turbine, carrosseries, roulements à billes, prothèses médicales, os). En informatique, on utilise déjà des mémoires holographiques. Encore peu connue du grand public, elle sera d'application courante dans les domaines médical et industriel, mais aussi dans le domaine des arts (caméra holographique, cinéma tridimensionnel, décors holographiques...). Déjà, les **Ballets Félix Blaska** ont utilisé le rayon laser dans leurs derniers ballets...

Ce sera aussi un véritable spectacle : saisissantes images impalpables et pourtant présentes. Qui n'aura pas envie de saisir les pièces du jeu d'échec qui crève son cadre vers l'avant et vers l'arrière ? Qui ne reculera pas devant cette épée qui troue la pénombre ? Enfin, on pourra contempler la **Vénus de Milo** et la traverser de part en part puisqu'elle n'est que la reproduction lumineuse, grandeur nature, de la célèbre statue.

Jean-Yves Bertholet



Le Travail et ses représentations

Ensemble d'expositions sur le thème du travail. L'une, **La représentation du travail : mines, forges, usines**, réalisée par le Centre National de Recherche d'Animation et de Création pour les Arts Plastiques (CRACAP) et l'Ecomusée de la Communauté Le Creusot - Montceau-les-Mines, regroupe - chronologiquement, depuis la Renaissance jusqu'en 1913/14 - des œuvres qui, différemment bien sûr selon le contexte historique, représentent des scènes du travail industriel.

Les autres, réalisées à l'initiative de la Maison de la Culture, proposent des éclairages divers : **Images du Travail en Isère, fin XVIII^e siècle-début du XX^e siècle ; Fernand Léger ; Œuvres de travailleurs d'entreprises de la région grenobloise** sur le thème du travail (en collaboration avec l'association Travail et Culture) ; **Exposition de photographies sur Rhône-Poulenc Textile**, réalisée par le Photoclub de cette entreprise ; **Ernest Pignon-Ernest** et le processus de création du mural de la nouvelle Bourse du Travail de Grenoble.

A l'occasion de ces expositions, on pourra voir plusieurs films consacrés à l'œuvre du peintre Fernand Léger, le jeudi 1^{er} juin à 20 h 30. La projection (entrée libre) sera suivie d'un débat auquel participera le conservateur du Musée F.-Léger de Biot. *Le Ballet Mécanique* (1924) conçu et réalisé par F. Léger avec des photographies de Man Ray et Dudley Murphy et une musique de G. Antheil. *Les Constructeurs*, réalisé par G. Bauquier, conservateur de la Fondation Nationale Fernand-Léger de Biot. *Fernand Léger et le temps présent*, réalisé également par G. Bauquier.

La Vénus de Milo...
L'original ou son double ?
On croirait voir l'original.
C'est en fait une photographie
du plus grand hologramme du monde.

la culture des travailleurs manuels



La grève. Une des composantes de la culture ouvrière ?



Sculpture réalisée en mai-juin 68 par des travailleurs de Neyrpic.

Photos Aigles

Au cours des **Rencontres sur l'Action Culturelle** qui se sont déroulées les 26, 27 et 28 mai dernier à l'occasion du X^e anniversaire de la Maison de la Culture, différentes questions touchant à l'action culturelle, notamment celles relatives aux entreprises, ont été abordées. Afin de poursuivre la réflexion, Dominique Labbé donne, ci-dessous, quelques éléments d'analyse sur le thème : **Le travail manuel et la culture**. On trouvera plus loin, sous le titre **Quelle action culturelle**, des extraits significatifs de la conclusion d'une étude du centre de culture ouvrière de Metz, réalisée sous la direction de Pierre Belleville (1).

Depuis la création des Maisons de la Culture, de nombreuses interrogations se sont faites jour concernant leur rapport avec les travailleurs manuels. Certes, un regard superficiel sur l'aspect physique de ces maisons ou sur leurs principaux postes budgétaires (théâtre, lyrique, musique...) conclurait à une philosophie culturelle proche de l'esthétique hégélienne et bien étrangère à la classe ouvrière. Pourtant, ce serait méconnaître injustement l'action et les doutes des équipes qui tentent désespérément de surmonter cette contradiction entre les œuvres que nous offre la création passée et présente et la progression, chez les travailleurs, d'une culture de masse appauvrissante.

L'apparente impasse dans laquelle on se trouve aujourd'hui prouve que le débat a été mal posé comme le montre amplement la récente enquête réalisée par le Centre de culture ouvrière-Est et citée plus haut. Que le travailleur manuel puisse aussi être un homme de culture, tout en nous se rebelle contre cette idée – sauf à adopter une définition extensive de la culture ou à lui accoler des qualificatifs dévalorisants – tant est solide notre vieux positivisme ancré dans la division sociale du travail. *Manuel* et *culture* restent finalement des termes antinomiques. Malgré nos dénégations, nous continuons à raisonner à l'aide de dichotomies comme savant ou populaire, élite ou masse, etc. Pourtant, ces schémas trop simples sont de plus en plus battus en brèche :

- D'une part, les travailleurs manuels ne reproduisent jamais passivement les modèles culturels dominants, ils les transforment en se les appropriant de telle sorte qu'ils deviennent les leurs et ceux de nulle autre classe. Parler de *culture de masse* repose souvent sur un effet de distance ou sur une confusion trop facile entre les mass media et leur public... Mais, par ailleurs, d'autres genres de vie subsistent et se reproduisent, hérités d'une culture populaire ou paysanne anciennes, dans l'habitat, le travail libre, les loisirs, mais aussi, sur les lieux de travail, dans les luttes et l'organisation collective. C'est ce que démontre sans équivoque l'enquête de P. Belleville et du Centre de culture ouvrière.

(1) Centre de culture ouvrière-Est, **les attitudes culturelles des travailleurs manuels**, juin 1977, délégation générale à la recherche scientifique et technique.

● D'autre part, parler de *non culture*, à propos des travailleurs manuels, c'est se laisser prendre par des apparences : l'aisance de l'« exécutant », la monotonie et la répétitivité des gestes, l'absence de créativité de l'homme au travail. En effet, les recherches récentes en ergonomie ont prouvé que la « charge mentale » exigée par de très nombreux postes de travail est très forte et même parfois insoutenable. Le travail industriel requiert un grand nombre d'opérations intellectuelles – conscientes ou non – ainsi que des capacités d'apprentissage et d'adaptation qui, avec la tradition d'action collective, forment en fait une véritable culture. Ce qui manque aux travailleurs, ce n'est généralement pas la conscience de la complexité, de la difficulté du travail ou de la richesse de cette culture ouvrière, ce sont les mots pour le dire, comme nous manquons, à nous qui, théoriquement, savons dire, les mots pour le concevoir.

Dominique Labbé

quelle action culturelle ?

L'action culturelle en direction des travailleurs manuels a pris diverses formes. On s'est efforcé de les amener à... et d'aller vers eux. Nous n'avons ni l'intention, ni les moyens de faire un bilan de ces tentatives. D'autres s'y sont employés ou s'y emploieront.

Mais l'on peut dire, en gros, que celles faites pour amener les travailleurs manuels au contact de la culture cultivée ont généralement échoué.

Notre enquête confirme cet échec et met en lumière – nous semble-t-il – quelques-unes de ses causes. Les travailleurs manuels ne vont pas là où on désirerait les amener, tout simplement parce qu'ils font d'autres choses. Et, à notre avis, il devient de plus en plus difficile d'expliquer pourquoi et en quoi, ces autres choses seraient réputées moins belles ou moins bonnes que...

Une réforme démocratique de la scolarité prolongée peut-elle changer la situation, en mettant très tôt tous les enfants en contact avec le monde de la culture cultivée ? Nous voyons parfaitement ce que cette proposition a d'autoritaire et d'arbitraire. Nous ne voyons pas ce qu'elle peut avoir d'efficace. Nous constatons tous les jours dans la vie quotidienne, nous avons constaté durant cette enquête, que coupées d'un contexte concret, d'une motivation à court terme, réduites simplement à être les éléments de base d'une culture générale de sélection, la lecture et l'écriture, conquêtes populaires essentielles d'il y a un siècle, cessent d'être maîtrisées, et que se perd le pouvoir immédiat que leur maîtrise apporte. Il est particulièrement triste d'entendre les travailleurs manuels reprendre le slogan officiel : *aujourd'hui, il faut en savoir plus* et, dans le même

mouvement, sans remarquer la contradiction qu'ils énoncent, reprocher aux jeunes sortant des écoles d'en savoir moins...

Aller vers les travailleurs.

Aller vers le non-public.

Si c'est simplement pour lui éviter le déplacement, l'échec est du même ordre. Et les exemples sont nombreux depuis 1968 de randonnées vers le non-public qui se terminent en présence à peu près exclusive du public. Des réussites, toutefois, s'esquissent quand, au lieu d'aller vers, on entreprend de partir de.

Partir de. Partir des réalités de la culture populaire en question et aider à leur développement, à leur enracinement, à leur renforcement, à leur transformation.

Imaginer une action culturelle qui revalorise la culture technologique, l'apprentissage (par opposition à l'acquisition scolaire du savoir). Une action culturelle de ce type est-elle possible ? Nous développons rapidement quelques exemples, quelques propositions.

L'expression contre culture est souvent employée pour désigner des manifestations qui contestent la culture cultivée, la culture reconnue. Elle ne convient pas ici, du moins pas exactement. Certes, nous savons quel lien existe entre la culture cultivée et la production culturelle de masse. Nous savons que la première sert d'alibi à l'autre et, dans un certain nombre de cas, lui sert aussi de fourrier.

Nous sommes partis d'une constatation : l'imperméabilité des travailleurs manuels aux consommations culturelles cultivées et la progression apparente d'une culture de masse appauvrissante. Nous affirmons et nous continuons à le faire, que dans certains grands ensembles, certaines populations sont en état de déculturation.

Nous avons toutefois découvert qu'il n'était pas systématiquement partout ainsi et que, malgré les tirs de barrage de la culture de masse, malgré les conditions de travail, malgré la prolongation de la scolarité et son corollaire, l'échec scolaire, survivent et parfois, se renouvellent des genres de vie, des attitudes culturelles populaires, mélange de tradition ouvrière et de tradition rurale plus ou moins récente. Nous avons essayé de décrire dans sa vivacité, « une culture du pauvre » qui n'est pas obligatoirement une culture pauvre.

Nous estimons que la ligne principale de résistance à la culture de masse, à l'appauvrissement culturel passe par le développement autonome, par l'enrichissement de cette culture populaire. Nous pensons que l'action culturelle en faveur des travailleurs manuels, au service des travailleurs manuels doit consister à renforcer cette ligne de résistance, donc à aider au développement autonome, à l'enrichissement de la culture populaire en question.

Soirées musicales de Ste-Marie-d'en-Haut

Ce sont les neuvièmes. Six concerts entre le 13 juin et le 6 juillet à 21 heures (voir calendrier p. 4). Comme les années précédentes, ces soirées présentent diverses formes d'expression musicale avec un accent particulier mis sur la musique non écrite ou de tradition extra-européenne. Cette année, du flamenco, de la musique de l'Inde du Nord, du folk français et centre européen, des negro spirituals, mais aussi de la musique ancienne et l'ensemble de cuivres du Conservatoire de Strasbourg et Couleurs, suite pour flûte et bande magnétique avec Gérard Garcin.



Photo X

Un chanteur madrilène, Juan Varea, et un jeune guitariste, Vincente Pradal, perpétuent avec conscience, passion et talent le flamenco grave et mystérieux.

Bratsch, un extraordinaire groupe qui fait de la musique de partout, de partout dans le monde s'entend, avec une préférence pour l'Europe Centrale (accordéon, contrebasse, balalaïka, guitare et voix)

("L'Escargot" janvier 77)



Photo X

Couleurs, cette « suite », ou tentative de mariage entre musiques instrumentale et électronique ou électroacoustique, est composée de pièces de Georges Bœuf, Marc Battier, Alina Piechovska, Gérard Geay, Bruno Maderna, Luc Ferrari, Corinne de Luna, Martin-Davorin Jagodic, Fernand Vandenbogaerde, Bruno d'Auzon, Horatiu Radulescu, Paul-Baudouin Michel, Michel Rodolfi, Gérard Garcin.



Gérard Garcin

Photo X

Tarentule. Composé de J. Patrick Hêlard, José Ponzzone, Bernard Lasbleiz, Alain Rolland. C'est un groupe dit de « progressive folk ». Partant de thèmes musicaux anciens, de textes traditionnels et gardant une instrumentation acoustique, Tarentule nous fait entendre des morceaux de très hautes qualités dont les arrangements vocaux et musicaux ne sont pas sans rappeler ceux de « Malicorne ». Les textes choisis par le groupe sont tirés du Poitou et des régions du centre de la France.

une expérience d'auto-édition

Poésie :
parent pauvre
de l'édition !

Actuellement dans le milieu de l'édition, le statut de l'écrivain est particulièrement difficile. Qu'en est-il du poète ? Surtout lorsque l'on sait que les plus connus ne tirent aujourd'hui qu'à 2 200 exemplaires et qu'ils ne peuvent gagner leur vie en écrivant, s'ils n'ont pas, par ailleurs, une activité professionnelle.

Les grandes maisons d'édition

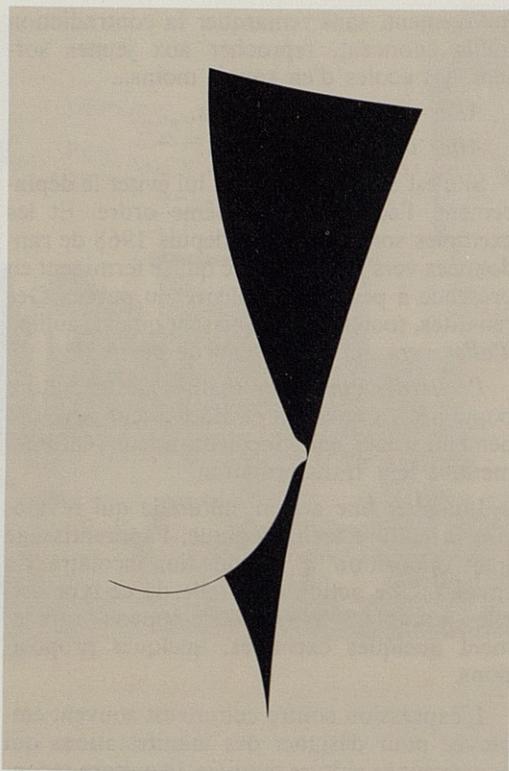
L'assise de certaines grandes maisons d'édition est pour le poète sa seule chance d'accéder à la prise en charge financière, à la diffusion sur le plan national de son œuvre, et d'attirer l'attention des critiques. Grâce au soutien d'un éditeur connu, l'auteur peut alors prétendre à une *carrière littéraire*... Mais la vocation de diffusion commerciale du livre de ces maisons, vise davantage à répondre à un « besoin » ou à une demande du grand public, qu'à favoriser la création littéraire. Or la poésie se vend mal et il en résulte une désaffection des éditeurs. Voici donc une porte a priori fermée au poète faute de rentabilité et de non adaptation de l'écrit poétique aux critères commerciaux de diffusion.

Le compte d'auteur

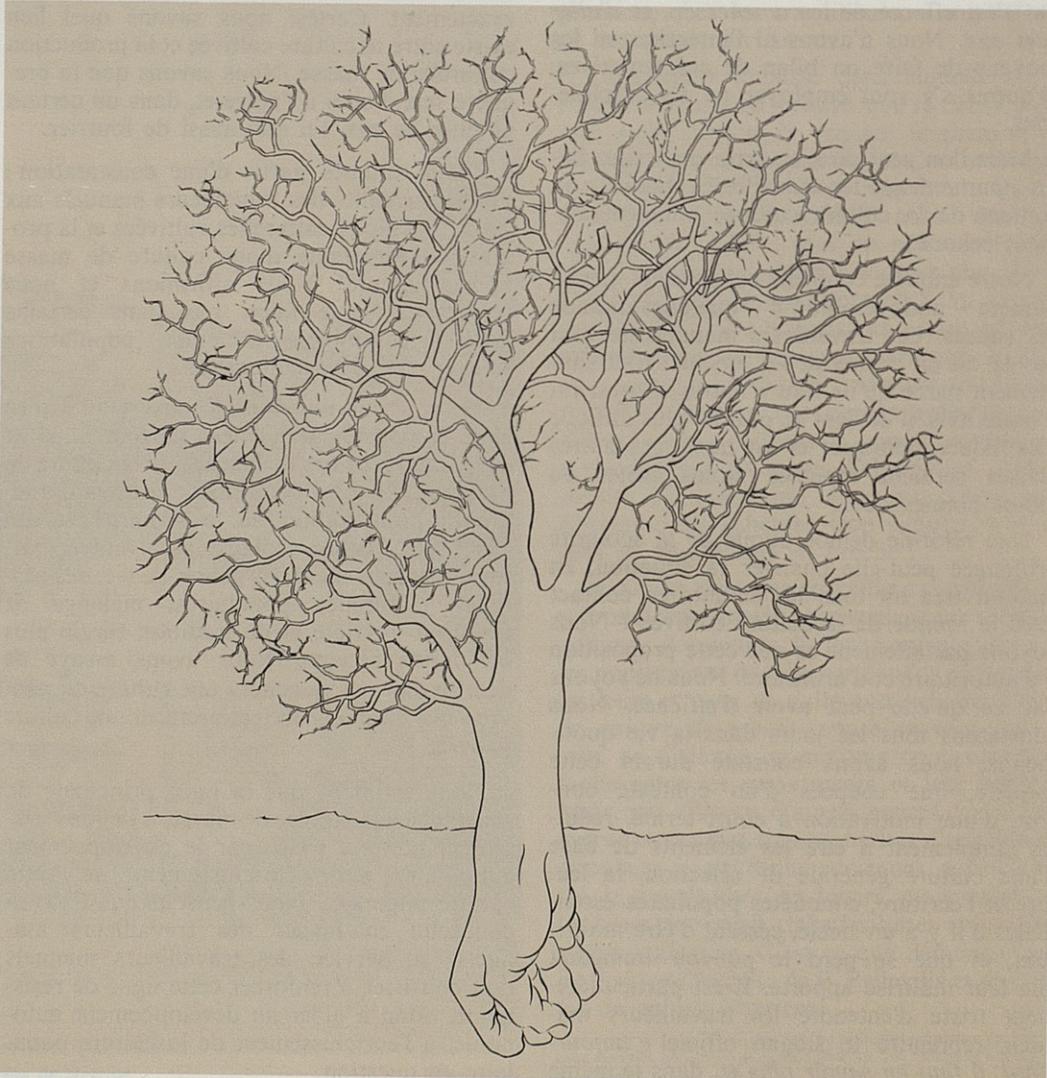
Reste alors au poète, rejeté des grands circuits de distribution, une autre forme d'édition : le compte d'auteur. Il existe de petites maisons qui, moyennant de fortes sommes, se proposent d'éditer sous forme de plaquettes des ouvrages de poésie. Afin de mieux comprendre les mécanismes qui régissent cette forme d'édition et le chantage exercé sur les auteurs, prenons un petit exemple :

Un poète travaille sur un manuscrit et, sur le conseil d'amis, décide de le faire éditer. Sachant qu'il n'a aucune chance auprès d'une grande maison d'édition, il s'adresse à un petit éditeur qui pratique le compte d'auteur. Il joint à son envoi 3 F en timbres pour le renvoi éventuel de son manuscrit. Un mois plus tard, il reçoit une réponse dans laquelle il est fait une très bonne critique de ses textes. Le Comité de lecture (1) indique qu'il serait favorable à l'édition d'un recueil ; non sans lui avoir signalé les difficultés de l'édition depuis toujours, on lui propose le marché suivant (« véritable association auteur-éditeur ») : on tire 500 plaquettes de 64 pages moyennant la somme de 6 000 F ; 250 exemplaires + 50 (en cadeau) destinés au service de presse, dont l'auteur a la charge, lui seront envoyés. Les 200 exemplaires restant seront régis par un contrat où l'auteur touchera 15 % des droits sur le prix du recueil. Le poète ne pouvant financièrement soutenir ce projet, refuse la proposition en soulignant son étonnement devant la disparité du contrat, la maison n'assurant même pas le service de presse.

suite page 11 ►



Dessins de Michel Boucaut



Nous avons eu récemment un aperçu du travail de Michel Boucaut et André Coulon dans le cadre de l'exposition **Lire** présentée en avril-mai dernier.

Michel Boucaut dessine,
André Coulon écrit.

Ce ne sont pas des « professionnels » : le premier est graphiste, le second travaille à l'Université.

Plutôt que d'envoyer leurs manuscrits à des maisons d'édition, ils ont décidé d'associer leurs idées, leur goût bien personnel de l'esthétique et leur amitié, il y a de cela six ans, afin de concevoir, réaliser et éditer leurs ouvrages.

Alquelune (poèmes et dessins) devrait sortir en juillet-août 78 (à l'occasion de l'ouverture à la FNAC de Grenoble d'un secteur littérature). Il s'agit d'un véritable objet d'art qui donne envie de déguster chaque page...

Par ailleurs, depuis trois ans, ils travaillent à la rédaction et à l'édition d'une nouvelle : **Parchemins**. Ils font cela pour leur propre plaisir... malgré le coût relativement élevé d'une telle réalisation.

Écoutons-les nous en parler dans ce texte-poème :

Vivre est un cheminement long et...
un grand ciel bleu parsemé de cicatrices
noires... coagulées

6 ans !

Automne 72

Rencontre inattendue

Une amitié au-delà d'une poignée de main
Une porte ouverte sur le monde de la
sensibilité et le soleil qui entre à flots.

Le vide d'un père,
la transformation du quotidien en quel-
ques fois et perdre peu à peu le sens du
dessin et le parfum de la peinture.

La passe à la bécasse

à l'Arcelle givrante

et l'oiseau silencieux loin du feu de la
terre.

Le coup du soir — coup pour rien
et tout

à l'Isère troublante et l'onde mystérieuse
qui monte sous l'orage.

Mon histoire, Notre histoire,
la vie des huns et des autres, c'est des
heurts et des heures, les heures du tra-
vailleur, les heures du labeur, les heures
de l'imageur, de l'écrivain qui tentent
de comprendre pour exister.

Au fond d'Aussois

les bouquetins et l'eau, et le ciel et les
rochers.

La coulemelle solitaire, phalus bleuté des
sous-bois moussus

et les morilles innombrables, en tas,
dans la poêle

et la musique fraîche du poussin du jour
prisonnier dans sa coquille.

Pour comprendre, il faut dire, dessiner,
écrire.

Pour survivre, apprendre, se relire
et peut-être... si c'est un bel objet...

Pour écouter et comprendre,
pour exister, tel est notre dessein
il faut dire le pourquoi et le comment...
si !

Et les engueulades

Et la guitare

aux soirées d'amitié

et les truites aux yeux d'amandes...

Et reprendre tout à coup

d'un élan multiplié

le sens du dessin

et le parfum de la peinture.

Jeter l'ancre, faire un livre, des livres
objets, des textes objets, des traits objets,
car j'écris pour ça aujourd'hui et Michel
dessine pour ça. Or un poème c'est : des
mots musiques, des mots magiques... en
fait, il suffit de savoir les mots (ce que
nous savons tous), ensuite c'est comme
la fleur du matin, il faut la voir.

6 ans !

On ne résume pas, on s'assume

et c'est déjà beau

quand ce n'est pas l'essentiel
parmi une vie laborieuse, trépidante
et une vie familiale qui n'a pas toujours
la disponibilité que l'on voudrait qu'elle
eût.

On est tous "écrivain" jusqu'à 15 ou
20 ans; ensuite on le reste, on continue
d'écrire, c'est un long cross-country
qui consiste à respirer pour chercher
l'énergie qui nous mènera plus loin,
mieux, plus près de ce que l'on voit, de
ce que l'on entend, de ce que l'on sent,
entre l'irrationnel (une direction) et le
rationnel (les mots et les traits); mais
aussi la forme des mots, la ligne, sa place
dans l'espace des pages car on détruit
trop tôt l'image!...

Les sons

les couleurs

les formes

les rythmes

la joie

le rire des enfants

le soleil qui entre à flots

et l'amitié.

En ce monde de renfrognés

et de mal bigornés,

sans doute est-ce cela le plus important.

Des mots encore pour dire que faire des
livres par plaisir - si ce n'est pas pour
faire de l'argent -

c'est offrir ce que l'on a envie de dire.

Or, tout se vend, tout se spéculé...

Est-ce cela la poésie ?

Si nous voulons que le livre soit porté
aux yeux du plus grand nombre, une
seule solution,
pas de compte d'auteur bidon,
pas d'éditeur absent.

Nous savons le vrai prix de ce que nous
faisons.

En attendant que les Éditeurs s'assument,
nous continuerons contre vents et
marées noires.

J'ai pris du plomb dans l'aile, un peu
dans la cervelle,
et la vie, c'est "Narrant" !

André Coulon

Michel Boucaut

◀ suite de la page 10

Un mois plus tard, nouvelle proposition
de la maison : on tire 300 plaquettes de 32
pages, dont 150 pour l'auteur, en échange
de 3 500 F.

Il s'agit là d'une véritable escroquerie.
En lui faisant croire que la maison s'en-
gage à perte pour le publier, celle-ci
ne fait que gagner un certain nombre
d'exemplaires aux frais de l'auteur : 250
exemplaires × 64 pages = 16 000 pages
pour 6 000 F. 150 exemplaires × 32 pages
= 4 800 pages pour 3 500 F ; soit 4 533
pages en moins payées cependant par
l'auteur dans la seconde proposition, cor-
respondant à 71 ouvrages de 64 pages.
L'auteur répond encore une fois par la né-
gative et demande que son manuscrit lui
soit restitué.

La réponse ne se fait pas attendre :
dans la semaine, il reçoit un papier ronéo-
typé dans lequel il est dit d'une façon
purement démagogique : « Nous com-
prenons les raisons qui vous ont amené
à ne pas donner suite à notre proposi-
tion (...) mais nous ne pouvons admettre
que des motifs purement financiers inter-
disent la diffusion des textes remarqués
par notre comité de lecture (...). C'est
pourquoi, contre une participation de
500 F de la part de l'auteur, nous pou-
vons éditer une sélection de vos textes
dans une revue toute nouvelle (X) dont
le poète recevra 20 exemplaires. Au cas
où vous désireriez récupérer votre manu-
scrit, prière de nous envoyer la somme
de 10 F en timbres poste. P.S. : faute de
place et sans réponse de votre part dans
un délai d'un mois, nous nous verrons
dans l'obligation de détruire votre manu-
scrit. »

L'auteur payera les 10 F demandés
bien qu'il ait déjà versé une somme à cet
effet, simplement pour ne pas voir son
manuscrit brûlé ou utilisé à d'autres
effets... sous d'autres noms.

Sans vouloir faire une analyse du
compte d'auteur, on peut tout de même
tirer quelques conclusions de cet exem-
ple :

- Seuls les poètes ayant des moyens
financiers importants peuvent se payer
le luxe d'éditer à compte d'auteur.

- Ces petites maisons arrivent très
bien à vivre aux dépens des auteurs ; et
leur travail n'est pas, même s'il en a l'air,
un travail de promotion de la poésie mais
un moyen malhonnête de gagner de l'ar-
gent.

- Le poète n'a aucun pouvoir. Son tra-
vail n'est pas reconnu financièrement, il
est exploité à des fins, même pas commer-
ciales, puisqu'on a vu dans cet exemple
que l'auteur se chargeait du service de
presse, donc d'une partie de la diffusion.
Ce qui signifie que ces maisons gagnent
leur argent sur l'impression du livre et non
sur sa commercialisation.

Philippe Dorin

(1) Jury littéraire d'une maison d'édition
composé en partie d'écrivains.

1964-1967 : comment grenoble a fait sa maison de la culture

(suite)



Photo Charles Rubino

Giovana Marini au quartier St-Laurent, mai 77



Atelier marionnettes, avec P. Sanvic, avril 76.



Atelier cinéma d'animation, avril 74.



Atelier de gravure avec M. Moskovtchenko, octobre 75.



Photos Jo Genovèse

The Second Band, mars 76.

Dans le précédent numéro de « Rouge et Noir », Michel Philibert, président-fondateur de l'Association de la Maison de la Culture de Grenoble, rappelait, dans une interview accordée à l'occasion du X^e anniversaire de la Maison, dans quelles circonstances celle-ci avait vu le jour. Il insistait sur deux points : l'exigence populaire qui fut à son origine et l'équilibre nécessaire entre les partenaires intéressés à sa gestion. Nous publions, aujourd'hui, la suite de cet entretien. Michel Philibert y donne son point de vue sur certains aspects de la vie ou de l'action de la Maison.

On entend souvent dire que la Maison n'a pas un projet culturel explicite ou facilement perceptible. Qu'en pensez-vous ?

M.P. – Il y a une part de vérité dans cette critique. Il est vrai qu'il y a eu, à l'origine, dans la tête des pères fondateurs et, après, dans celle des directeurs et des membres de leurs équipes un certain nombre de choix qu'ils ont explicités et fait entériner par les instances de l'Association (un choix privilégiant, au début, l'adhésion collective par rapport à l'adhésion individuelle ; une priorité donnée à l'enfance, une priorité en direction des entreprises) – choix qui constituaient autant d'éléments d'une politique culturelle. Mais, ce que le public attend sous l'idée de *projet culturel*, c'est quelque chose de plus précis, de plus typé.

Et là, on se heurte à la volonté d'œcuménisme et à l'idée de grand magasin de la culture qui sont les images de marque originelles des Maisons de la Culture. En effet, si l'on travaille pour 30 000 usagers – et si l'on veut en toucher encore davantage – cela implique qu'il faille leur offrir une certaine diversité de formules : on ne peut pas mettre les gens dans un même moule. Si le projet reste d'essayer d'intéresser à une démarche des gens qu'il faut prendre à différents niveaux, il n'est pas perceptible pour tout un chacun – mais il n'est pas simple non plus.

Certes, on peut dire plus clairement : nous devons avoir une action diversifiée ; nous ne voulons pas seulement faciliter la démarche de consommation aux œuvres d'hier ou d'aujourd'hui à un nombre de plus en plus élevé de gens ; nous voulons aller au delà : permettre à des gens de vouloir mieux se connaître, se comprendre ou s'exprimer. Mais cela dit, ça n'empêchera pas la majorité des gens de voir, en fait, la Maison comme un kaléidoscope ou de n'y voir que ce qu'ils veulent y voir. Et depuis 10 ans, on a, quand même, entendu beaucoup de choses. Certains y ont vu le temple de la culture de papa, d'autres un repaire de braudeurs de la morale ou de révolutionnaires, je ne sais quoi encore...

En 10 ans, le contexte culturel local a beaucoup changé. Les initiatives, les équipes, les équipements se sont multipliés. Pensez-vous que, face à cette floraison, la Maison doit continuer à assumer la diversité de ses fonc-

tions ou bien qu'il lui faille rechercher une plus grande spécificité.

M.P. – Il y a des choix qui sont liés à l'instrument. On est allé de plus en plus loin, au fil des années, vers une décentralisation des activités de la Maison. Je pense qu'il s'agit d'une recherche juste mais qu'on ne peut pas élargir à l'infini, notamment du fait de la faiblesse des moyens financiers ou en personnels – mais aussi parce que la vocation de la Maison, me semble-t-il, n'est sans doute pas de pousser cette démultiplication jusqu'au point de ne plus offrir ce qu'elle reste seule à pouvoir faire : c'est-à-dire présenter à un public suffisamment nombreux (ne serait-ce que pour équilibrer à peu près les coûts considérables d'une telle entreprise) des spectacles de grande qualité. Qui d'autre, à Grenoble, peut présenter le Ballet du XX^e siècle de Maurice Béjart ? L'instrument que nous avons le permet. D'ailleurs nous n'avons pas à nous en culpabiliser. Dans le fond, Ariane Mnouchkine, qui est partie avec une idée pas tellement traditionnelle du théâtre – il faut pouvoir jouer n'importe où – se trouve bien, elle aussi, prisonnière de sa Cartoucherie.

En tout cas, présenter à un public nombreux et rassemblé des œuvres consacrées ou des happenings, me paraît, à tort ou à raison, rester une partie importante de la vocation de cette Maison.

Mais il est vrai aussi qu'on ne peut pas réduire son action à la diffusion. Ce qui est fait dans le domaine de l'animation scientifique ou de l'expression par le secteur littéraire sont des choses qui me paraissent intéressantes même si elles ne touchent pas des masses considérables de gens. Mais ces recherches ne sont pas nécessairement liées à l'instrument.

L'objectif de décentralisation existait-il au départ de la Maison. Et, à votre avis, a-t-il permis aux habitants du département de bénéficier de ses activités et services ?

M.P. – Au départ, notre projet était bien que la Maison ait vocation à rayonner sur le département. Dans l'idée que dans les fonctions d'une ville-centre comme Grenoble, il devait entrer celle de satisfaire, sur le plan culturel, non seulement les Grenoblois mais aussi les habitants de l'Isère, y compris les plus isolés. Et sur ce plan, on peut parler d'une certaine réussite : les statistiques de répartition des usagers indiquent que la part des adhérents de la commune de Grenoble a décroché en pourcentage par rapport aux adhérents des communes extérieures. Phénomène, sans doute, lié au fait que des Grenoblois citadins vont habiter en dehors de la ville ; mais cela n'explique pas tout. Des efforts systématiques ont été déployés pour remplir cette fonction départementale : contacts avec de multiples collectivités, remboursement des frais de car, décentralisation de certains spectacles ou d'activités... Et puis il y a évolution ; si la Maison de la Culture attire des gens du départ-

tement, c'est un phénomène positif, mais les pratiques culturelles dans le département se sont aussi modifiées, notamment dans beaucoup de communautés rurales. Celles-ci veulent mieux prendre conscience des valeurs spécifiques qui leur restent dans une vie de plus en plus urbanisée ; et, il me semble que la Maison a beaucoup d'atouts pour répondre à ce besoin.

Les secteurs prioritaires – enfance et entreprises – étaient-ils des choix de l'Association au départ ? Et pensez-vous que la Maison a avancé dans ces domaines ou non, ou pas assez ?

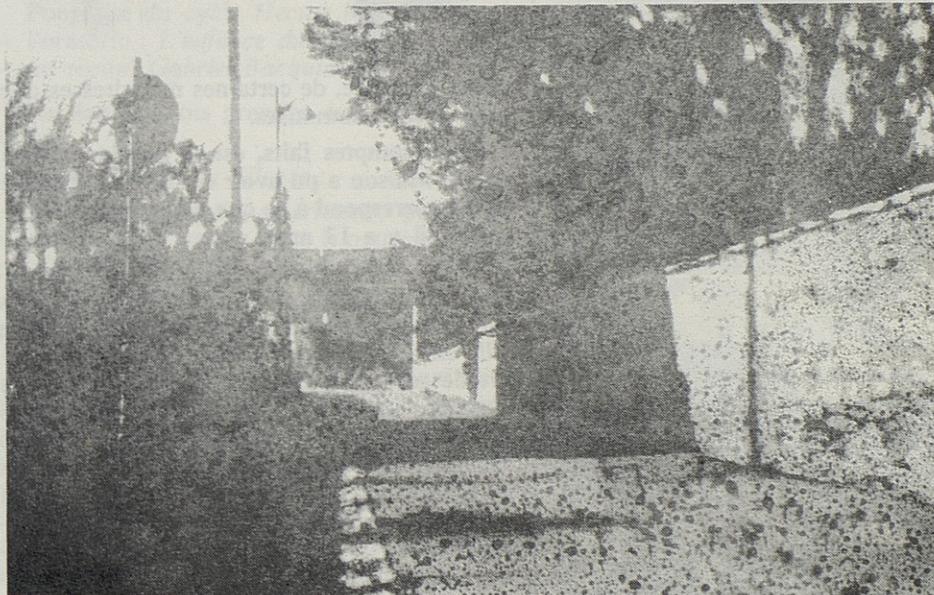
M.P. – En ce qui concerne l'enfance, ce n'est pas un choix initial, mais un des éléments proposés par Catherine Tasca et que le Conseil d'Administration a accepté. L'hypothèse de départ consistait à dire que les conditions de vie et de travail des adultes rendent difficile une modification de leur comportement culturel tandis qu'en commençant dès l'enfance, il se créerait une « habitude » que les enfants devenus adultes risquaient de garder.

Quant à l'orientation en direction des entreprises, elle est très ancienne. Nous avons fait le choix de travailler avec les syndicats, avec les comités d'entreprises, pour atteindre les travailleurs sur leurs lieux de travail. Nous n'avons jamais pensé que la collaboration serait suffisante mais nous la pensions nécessaire : les syndicats pouvaient apporter un certain nombre d'idées et de revendications de leur milieu. Mais c'était peut-être une idée un peu rapide... Les syndicats, en effet, axés sur les problèmes de défense et de revendications des travailleurs, n'apportent pas, malgré la bonne volonté de certains de leurs militants, aux problèmes de culture un intérêt majeur ou prioritaire. Et peut-être n'ont-ils pas, dans ce domaine, des positions vraiment originales. Je veux dire par là que les conceptions de spectacles, ou de fêtes populaires, qu'ils mettent en avant, à l'occasion des fêtes de Noël par exemple, ne représentent pas une forme de culture fondamentalement différente de celle secrétée par les grands media, la télévision notamment. Sans doute, la culture dominante constitue-t-elle un obstacle à l'effort de réflexion et de création dans ce domaine. Et puis, il y a eu les conséquences des fluctuations dans les rapports entre syndicats, qui ont eu, naturellement, des incidences sur les relations de la Maison avec eux. Il y eut un temps où le Bureau du Conseil d'Administration et la Direction rencontraient les syndicats dans une structure unitaire, pour discuter de la politique de la Maison et, au besoin, l'infléchir. Mais, au bout de trois ans, les organisations syndicales ont déserté cette institution et ont demandé que nous ayons des relations séparées avec chacune d'elles. Ce qui a été fait. C'était, en quelque sorte, le contre-coup local de changements à l'échelon national et



Le snack-bar, un dimanche.

Photos Jo Genovèse



Exposition Jean Batail, décembre 1975

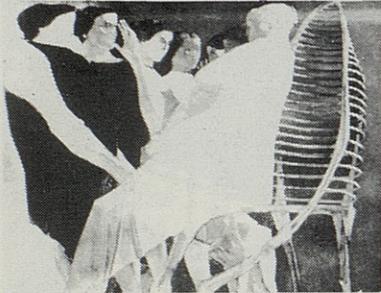


Animation dans une école avec le groupe « Grand Rouge », mai 76.

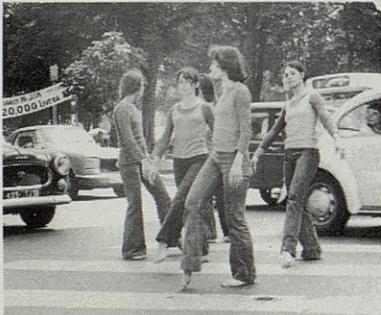
Photo X



Travail du masque avec Ch. Balez et Nicole Bellot, juin 1977.



Exposition Crémoini, octobre 1974.



Danse Theatre Experience, juin 1973.



Photo P. Fillioley

Exposition, Jouer pour grandir, juin 1977.

aussi, peut-être, de certaines maladresses que nous avons commises.

Tous comptes faits, est-ce que la marque que la Maison a pu avoir sur la vie culturelle locale correspond à ce que vous vouliez, envisagiez, il y a 13 ans ?

M.P. – On souhaite toujours mieux et autrement. Et sans avoir beaucoup d'illusions sur la capacité d'intéresser à l'activité d'une telle entreprise, pas forcément un grand nombre de gens – toucher des publics plus vastes n'est pas une fin en soi – mais toucher des gens d'une façon plus personnelle, un plus grand nombre précisément parmi ceux qui ont du mal, je crois que nous n'avons pas fait non seulement ce qui est souhaitable, mais peut-être tout ce qu'on aurait pu. Mais mes modèles datent beaucoup ; ils sont un peu démodés : quelqu'un, comme Jean Vilar, me semble avoir touché des gens très divers – et ne provenant pas forcément des milieux dits « cultivés ». A Grenoble, on a peut-être réussi cela dans le domaine de la danse, avec la Comédie des Alpes aussi.

Sur 10 ans, j'ai sûrement rêvé de manifestations plus « publiques ». Il y en a eu... peut-être pas assez. Peut-être n'avons-nous pas été assez « festifs » ? C'est, quand même, une Maison un peu austère. Certes, il y a l'architecture, mais combien de gens y vont – sauf un peu le dimanche – pour tuer une heure ou deux ou y recevoir des amis, sans projet, comme ça. Je ne sais pas si cela existe assez ?

Vous oubliez sa situation géographique.

M.P. – C'est vrai, si elle était moins excentrée, ce serait peut-être un lieu plus populaire, plus spontané. Il faut, en effet, une démarche, pour y aller.

Propos recueillis par Marie-Françoise Sémenou et Jacques Laemlé

téléphone, de courrier. Tableaux de plannings, machine à calculer, coups de gomme, ratures, retouches, hypothèses et... toujours des calculs.

« Allo Bruxelles... Béjart serait-il libre en octobre ? Ah non, regrets, il est en tournée au Japon. Allô Amsterdam, cette chanteuse de blues que vous nous proposez ? 7 000 dollars. Trop cher... La Compagnie X ? Désolé. A cette date, nous répétons le prochain spectacle mais nous pouvons venir en janvier... Le Groupe TSE que nous voudrions accueillir en novembre ? Désolé, la pièce a un tel succès à Paris qu'ils continuent jusqu'à Noël. Mais ils seront libres en mars... Et l'Opéra de Hong-Kong ? Attention, si nous les programmons à ce moment-là, nos techniciens vont passer deux nuits à décharger et recharger les camions. Alors, recommençons. D'autres dates. D'autres coups de téléphone... Allô Paris, Prague, Amsterdam... »

Ainsi se bâtit une saison dans une Maison de la Culture. Certains jours, on assiste à la « jubilation des hasards » chère à Claudel : tout s'organise. Le lendemain ou dans une semaine, tout sera remis en question. Quand le programme définitif sera imprimé sur l'affiche, seuls les responsables sauront ce qu'ils avaient vraiment souhaité, ce qui est tombé en route, ce qu'on n'a pas su conserver pour toutes sortes de raisons : techniques, financières, etc. Angoissant ! Ce qui sautera aux yeux, ce ne sera peut-être pas ce qui est proposé mais ce qui manque.

Les hasards jubilent-ils ? On se rend mal compte, empêtrés que nous sommes dans un grand voyage autour du monde dont le but consiste à faire atterrir chez nous, dans six mois ou dans un an, tel spectacle ou tel artiste qu'il nous semble important de montrer à Grenoble. Si l'on se met à penser que chacune des troupes ou des personnes pressenties est en train d'organiser son propre emploi du temps pour l'année à venir, ça donne une idée de ce qu'est « la gravitation culturelle ». Pire que le système de Ptolémée !

L'an prochain, le voyage commencera par la Roumanie, avec l'Orchestre Symphonique, dirigé par Stéphane Cardon et des œuvres de Liszt, Bartok, Kodaly.

Ensuite, *Regards sur l'Amérique latine* : des films, des débats, du folklore et aussi des chanteurs et des ensembles musicaux / Pérou, Uruguay, Chili, Argentine. La Russie avec une pièce de Tchekhov : *La mouette*. L'Allemagne avec le Brecht de *l'Opéra de quat'sous*, musique de Kurt Weil. La Chine avec *l'Opéra de Hong-Kong*. Le Québec, avec une pièce du Théâtre Populaire Québécois : *Le temps d'une vie*, etc.

Ici encore quelque chose a bougé. Il y a de plus en plus d'échanges internationaux dans le monde culturel et artistique. En 78-79, en plus de toutes les productions françaises, nombreuses, nous ferons appel à des manifesta-

tions venues du Japon, de la Chine, d'URSS, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, d'Autriche, d'Allemagne, d'Italie, des pays maghrébins, d'Afrique, du Canada, des Etats-Unis, de l'Amérique latine.

Mais le voyage géographique n'est pas le plus intéressant dans le programme d'une saison. Il y a aussi des voyages dans le territoire des formes, des expressions, des techniques. Des parcours, des haltes permettant à l'amateur de mieux situer ou de comparer les œuvres ou les genres présentés.

Il est tôt pour tout citer, d'autant que nombre de manifestations projetées sont encore en cours de tractations, donc pas tout à fait certaines.

Bornons-nous à énumérer, par secteurs, les grandes lignes ou les points forts :

Les Arts Plastiques auront une belle part, avec trois grandes manifestations que nous préparons déjà :

- *Les années 50 à Paris en peinture* : un ensemble d'œuvres de la grande génération « abstraite » : De Staël, Poliakoff, Hartung, Soulages, Dubuffet, etc., plus de vingt peintres.

- *L'affiche politique* : Comment s'exprime-t-elle graphiquement ? Il y aura alentour un travail de réflexion sur les rapports entre idéologie et images.

- *Honoré Daumier* : une grande exposition sur le plus grand caricaturiste du XIX^e siècle, qui se prolongera par des ouvertures sur le dessin satirique de 1900 à nos jours.

Le Théâtre proposera :

- *La mouette* de Tchekhov, par La Fabrique de Théâtre (Toulouse).

- *Les mille et une nuits*, par le Grand Magic Circus.

- *Le temps d'une vie*, par le Théâtre Populaire Québécois.

- *L'enterrement du patron*, de Dario Fo, par le Théâtre de Liberté.

- *Fragments d'un discours amoureux*, de Roland Barthes, par Pierre Leenhardt.

D'autres compagnies suivront dans le courant de l'année ainsi que, régulièrement, du Café-Théâtre.

Le Centre Dramatique National des Alpes prévoit deux créations : l'une, en décembre prochain, dans une mise en scène de Georges Lavaudant ; l'autre en mai 79, dans une mise en scène de Bruno Boeglin.

La musique. Le plus vaste secteur de la Maison car il regroupe des activités très diverses qui vont de la musique dite « grande » au folklore en passant par la danse et la chanson. Parmi les points forts sur lesquels nous travaillons :

- *Musique de notre siècle* : une série de concerts permettant une initiation et une découverte de la musique contemporaine, de Ravel à Xénakis et dont le sommet sera une série de manifestations consacrées à l'œuvre d'Olivier Messiaen, à l'occasion de son 70^e anniversaire.

- L'accent mis sur **Le théâtre musical**, grâce à la collaboration encore plus étroite avec le Centre Musical et Lyrique :

● *L'Opéra de quat'sous* de Brecht et Kurt Weil.

● *Carmen*, de Bizet monté spécialement pour Grenoble par le metteur en scène Jean-Claude Auvray dont on vient de voir le remarquable *Così Fan Tutte* - et si tout va bien, une surprise de taille en ce qui concerne Don José ; spectacles suivis d'autres (Opéra de Prague, Opéra du Rhin) si nous parvenons à régler toutes les questions qui se posent : financières, techniques, etc.

Poursuite du cycle *Hector Berlioz* avec :
- l'oratorio *L'enfance du Christ*
- un récital *Gabriel Bacquier*.

La danse : trois grandes compagnies prévues :

- *Le Théâtre du Silence* ;

- *Une compagnie américaine*, probablement *Carolyn Carlson*, avec le nouveau ballet qu'elle créera à Paris en mars prochain ;

- *Le Théâtre du Bolchoï*, ce temple de la perfection classique.

Chanson, folklore (Pérou, Roumanie, Chine, Japon, Afrique, etc.) ; variétés (en janvier, Raymond Devos) ne seront pas oubliés pas plus que la **Littérature** qui prépare un travail sur le *Conte* ou le **Cinéma** qui organisera un Festival et proposera des cycles (*Le cinéma joué par des enfants* ; *La deuxième guerre mondiale*, etc.).

Les Sciences, qui sont l'un des secteurs les plus riches et les plus spécifiques de notre Maison entreprendront un travail sur la notion de *nature* et *milieu* qui courra tout le long de la saison prochaine :

- Exposition sur *les mammifères*.

- Exposition sur *agriculture et écologie*.

- Exposition sur *la cardiologie*.

Voici à peu près où nous en sommes. Pour continuer à donner à cet article la forme de fragments de journal, il est facile d'extraire :

Mai. Poursuite des contacts, confirmation des contrats, dernières négociations sur les conditions et les dates. Donc tableaux de planning, téléphone, ratures, retouches, etc. Voyages divers pour découvrir d'autres troupes ou artistes ou pour vérifier la qualité des productions.

Juin : faire le point avant de commencer.

Henri Lhong



Photo Nicolas Treutt

L'Opéra de quat'sous



Photo X

Le Grand Magic Circus à Londres, en 1973.



Jérôme Savary

Photo X

vizille 1978

ou « la culture rendue au peuple »

La ville en fête

Pour la cinquième année consécutive, les rues et les places de Grenoble vont s'animer du 9 juin au 14 juillet. Plusieurs quartiers sont concernés par ces manifestations publiques : Les Allobroges, Mistral, l'Abbaye, La Capuche, Prémol, Léon-Blum, Saint-Laurent et le Centre Ville.

Il ne nous est pas encore possible de donner avec précision le calendrier et les différents programmes qui seront proposés. Un dépliant sera prochainement édité à cet effet. Pour tous renseignements, s'adresser au Théâtre Municipal (tél. 54.03.08).



Photo Jo Genovèse

Festival d'Avignon

Le XXXII^e festival d'Avignon aura lieu du 10 juillet au 8 août 1978. Les personnes qui désirent recevoir toutes les informations nécessaires peuvent envoyer leur adresse (très lisible) accompagnée de la mention « Documentation Festival » à **Bureau du Festival, 84000 Avignon** (inutile pour les personnes qui recevaient déjà les cahiers du Festival l'année précédente).



Cette année, l'Office Municipal de Vizille en co-production avec la Compagnie de la Satire, nous présenteront, du 7 au 17 juin prochain, l'**Utopie Marivaux**, dans une mise en scène de Bruno Carlucci. Il s'agit d'une ré-écriture à partir d'un montage de trois comédies sociales de Marivaux où l'on traite des trois égalités : **L'Île de raison : égalité face à la raison et l'éducation ; L'Île des esclaves : égalité de condition ; La Colonie : égalité de l'homme et de la femme en droits et en devoirs.**

Cette ré-écriture va se traduire par une mise en scène où les habitants de Vizille veulent monter un spectacle sur l'Utopie et où il est question de Marivaux. Les représentations auront lieu dans la Cour d'honneur du château de Vizille les 7, 8, 9, 10, 14, 15, 16, 17 juin à 21 h 30. La location est ouverte à l'Office Municipal de Tourisme de Vizille, place du Château. Tél. (76) 68.15.16

Bruno Carlucci nous précise ici dans quel esprit il a conçu son spectacle :

- Pourquoi donc cette année l'Utopie Marivaux ? Comment et quand t'est venue à l'esprit l'idée de ce thème ?

B.C. - Il est toujours délicat de dire à quel moment l'on pense telle ou telle chose. Il s'est trouvé que le maire de Vizille, dans une conversation, m'avait exprimé le vœu de voir jouer non seulement des textes écrits spécifiquement pour ce lieu mais, je crois citer à peu près son propos, des pièces classiques qui en leur temps, à cause de la censure de classe, n'ont pu être jouées, n'ont pas pu rencontrer leur public. Et ce rapport à l'héritage - ne serait-ce que le château lui-même et l'utilisation que le peuple aujourd'hui en fait - il voulait le retrouver dans le festival. De ma part aussi, je me posais la question d'un texte de « théâtre » présenté en ce lieu. Et c'est pourquoi, au départ, assez rapidement, j'ai pensé à deux spectacles, deux ré-écritures d'ailleurs, l'une sur Shakespeare et la Comédie philosophique ; l'autre sur Marivaux et les comédies sociales. Voilà comment, très vite, s'est dessiné mon choix. La problématique de l'année 1978, c'est-à-dire les élections législatives et le choix de société qu'elles impliquaient, m'ont amené à privilégier dans mon option le montage de textes de Marivaux où les trois égalités recherchées dès 1789 et encore aujourd'hui visées par la lutte quotidienne du peuple français me semblaient intéressantes : égalité de condition, égalité de l'homme et de la femme en droits et en devoirs, égalité face à la raison, ce qui s'avérait un exercice purement philosophique, de la pure utopie dans la première moitié du XVIII^e siècle, qui devint une utopie possible inscrite dans la déclaration des Droits de l'Homme et des Citoyens dès 1789, et aujourd'hui encore, en d'autres termes évidemment fait partie des aspirations de la jeunesse de ce pays.

- Et comment concrètement vont se trouver mises en valeur les aspirations de la population de Vizille ?

B.C. - Avec l'optique d'un texte classique, le problème du comédien professionnel se pose davantage - technique, jeu... - ce qui m'a conduit à prendre en compte essentiellement ce désir de la population à vouloir faire ce théâtre et de faire en sorte que la ré-écriture de ce texte de Marivaux mette en scène les habitants de Vizille qui veulent monter un spectacle où il est question de Marivaux et sur l'Utopie, avec leurs aspirations d'aujourd'hui, leurs rapports au texte d'hier, la confrontation entre les préoccupations d'un auteur du XVIII^e siècle et les travailleurs du XX^e siècle : il y a une prise au sérieux, une concrétisation de leur volonté de faire ce théâtre-là ; ce festival qui est leur œuvre, qui va se traduire concrètement dans l'écriture du spectacle.

Gravure du XVIII^e siècle

